

## Notes, brièvement, autour du langage et autour du réel

Henri Meschonnic

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3169>

DOI : [10.4000/praxematique.3169](https://doi.org/10.4000/praxematique.3169)

ISSN : 2111-5044

### Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 143-148

ISSN : 0765-4944

### Référence électronique

Henri Meschonnic, « Notes, brièvement, autour du langage et autour du réel », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 15 | 1990, document 9, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3169> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3169>

---

Henri MESCHONNIC

Paris VIII

## **NOTES, BRIEVEMENT, AUTOUR DU LANGAGE ET AUTOUR DU REEL**

Trois insaisissables, le langage, le réel, leur relation. Derrière l'allure d'un lieu commun, d'une question scolaire, c'est la course traditionnelle que se font la littérature et la représentation. Le réel paraît bien désigner le monde puisqu'on parle du monde réel. Le roman. Aragon. Jusqu'à l'inversion interne qui vide le réalisme socialiste de réel. Le langage, le réel, on y avance au milieu d'une forêt de stèles. Sur chacune, un caractère emblématique. Le réel du côté du roman en est une. La poésie, supposée son contraire, une autre, subjective, subjectiviste même, dressée contre l'objectivisme du roman, la stèle de l'irréel, du surréel, le rêve opposé à la vie. Et Aragon disait déjà que le rêve ne s'oppose pas à la vie, que le rêve s'oppose à l'absence de rêve, la vie à l'absence de vie. Cette visite au musée provincial des clichés laisse entendre que le toujours déjà de ces identifications est surtout un pas encore de la pensée.

Dans les termes reçus, qui sont ceux du signe, cette représentation qui emplit tout le langage comme un gaz, le réel est l'inatteignable, selon le tourniquet qui oppose le langage à la vie, et qui fait de la vie le réel du langage, son inaccessible et hétérogène partenaire. Le langage, dans l'irréel, incapable de dire l'impossible à dire, qui fuit l'expérience non comme un mot peut manquer, mais parce que le langage tout entier est le défaut de la vie. Après quoi l'un ne cesse de courir après l'autre. Pour s'exprimer, comme on dit. En somme la vie est le

réel du langage, le langage est le réel de la vie dans la mesure où chacun est à l'autre non ce dont il fait l'épreuve, mais sa négation. Règne du discontinu. Dans le langage. Dans le réel. Dans leur relation.

Loin d'être ce qui existe effectivement, et qu'on peut toucher du doigt, le réel, vu dans et par son rapport au langage, particulièrement à travers l'expérience de la poésie, est le lieu, l'objet, la matière d'un masquage traditionnel. C'est ce masquage que sans le savoir on appelle le réel. Mais ce masquage au moins a un aspect qui le rend reconnaissable comme tel, une particularité tout à fait propre à la réflexion sur le langage, plus et autrement que sur toute autre activité, le sentiment du difficile.

Difficile, le continu pour le discontinu. Le continu de la vie pour le discontinu du langage. Les mots, les phrases, le sens. Difficile le continu du langage - prosodie, rythme, signifiante - pour la conception régnante qui ne le voit guère que comme du discontinu. Des mots, des phrases, du sens. Difficile le sujet pour la conception psychologisante-sociologisante que ni connaît que l'individu, dans son opposition au social.

Dans le paradigme du réel ne défilent que des fictions. Et leurs contraires qui sont d'autres fictions. Le réalisme en littérature n'est pas aussi éloigné qu'il paraît du réalisme logique. Ils ont en commun de jouer sur des effets de réel, effets de langage. Le naturalisme - Zola est aussi une métrique de prose, une prosodie. Quant au réalisme dit socialiste, il n'y a pas eu plus chromo et irréaliste que le héros positif. Fictions aussi, ces crapauds en série qui sortent de la bouche du signe : la prose comme discours de la raison, identifiée au langage ordinaire (cette commodité de la conversation pour linguistes), identifiée à la norme introuvable, instrumentalisée, réduite à la communication. Et tout ce paradigme pseudo-réaliste opposé à l'utopie, au fantastique, au romanesque, à l'attitude dite poétique (en réalité, religieuse), au lyrisme, à la rime, à l'écart. Ces couplages mêmes étant la totalité opposée à l'infini. La fable a rarement été aussi schématisée que chez Bakhtine avec son

dialogisme du roman et son monologisme de la poésie. Le structuralisme littéraire a fait et continue à faire la fête à cette fiction, en la prenant pour une réalité. Preuve de sa complète carence d'une théorie de la valeur et de l'historicité, la structure prise pour le système, effaçant le sujet et effaçant son effacement même. Ne reste plus qu'un mythe, qui a l'unité-vérité-totalité du mythe et son comportement mobilisateur. Un dogmatisme ignorant et formalisateur assez bien implanté dans l'enseignement. Il a contribué passivement à l'expansion du réalisme heideggérien. Tous deux se conjuguant l'un à l'autre la double absence de l'éthique et de la critique. Et c'est cette atmosphère à la fois irréaliste et détestablement réelle qui fait l'époque actuelle. Passants, si vous voulez survivre, traversez-la un mouchoir sur le nez.

Vu du côté de la théorie du langage, le réel est solidaire, inséparable du paradigme des paradigmes de la représentation, celui du signe. Le paradigme des guerres du langage.

Paradigme linguistique, par la séparation et l'hétérogénéité entre le signifiant et le signifié, séparation qui a tantôt mis tout le réel dans le signifiant (c'est le réalisme logique, langagier - Isidore Heidegger de Séville), tantôt tout le réel dans le signifié, le poussant jusqu'à une langue universelle. Et précipitant le sens dans l'origine. Ne connaissant que le discontinu et le binaire. La dualité-totalité du vers-poésie et de la prose.

Paradigme anthropologique du vif et du mort qui oppose le langage à la vie, le générique abstrait à l'individuel concret (opposition poussée à son paroxysme chez Bergson), et qui régit l'opposition de la voix à l'écrit, confondant l'oral et le parlé, d'où cette méconnaissance majeure, paradoxale et cachée, de l'oralité du rythme et du sujet par l'enseignement confusionnel de ce qui est communément désigné comme oral.

Paradigme philosophique qui oppose le mot à la chose comme absence de cette chose. Mort et meurtre du réel par la conscience, de Hegel à Blanchot. Les évidences ressassées,

que le mot *pain* ne se mange pas, que le mot *chien* n'aboie pas. Bloquant le langage dans la dualité de la nature et de la conversion, qui se condamne ainsi à méconnaître l'arbitraire comme étant le radicalement historique du langage. Bloquant la raison dans le couplage de la raison et de l'irrationnel, qui redouble celui de la prose et de la poésie, et l'anthropologie du logique et du prélogique, qui n'est pas aussi dépassée qu'on pourrait croire. Ces redoublements se renforçant l'un l'autre. Mais ces renforcements ne confirment que le consensus du signe, et le consensus ne prouve que le consensus. Pas la vérité.

Paradigme théologique propre à notre civilisation auto-universalisante, la théologie chrétienne de la préfiguration, qui donne à l'« Ancien », « Testament », le rôle du signifiant, escamotable-maintenu, et au Nouveau Testament le rôle du signifié, à la fois partie et totalité du signe. La haine contre l'amour dans *l'esprit du christianisme et son destin* de Hegel. Schéma fondateur de la logique hégélienne comme théologie de l'histoire, avec sa marque dans le marxisme. Schéma fondateur de l'antijudaïsme chrétien, lui-même la condition première, et nourricière, de l'antisémitisme, même si, à son extrême, ce dernier se retourne contre le chrétien. Modèle de l'identité comme rejet de l'altérité.

Paradigme politique, le contrat social du signe, la minorité dans le rôle du signifiant, la majorité tenant celui du signifié, identifiée au Souverain. Sémiotique de la démocratie, et politique du signe. Pas étonnant que le signe ne connaisse que la langue. C'est sa politique, quand Marx veut que les Croates parlent allemand, et pas croate. C'est le théologico-politique du signe comme union, au sens de l'étymologie chrétienne de la religion, contre l'élément séparateur de la Révolution française.

Et le paradigme social, l'effet social du signe, qui représente l'individu contre la société, avec un certain nombre d'effets annexes. Dénaturation de l'anarchisme par Marx et le marxisme. Méconnaissance de l'art pour l'art chez Baudelaire comme commencement l'un par l'autre du sujet, de la spécificité et de la modernité. C'est le sociologisme du signe.

L'obstacle (qui fait paraître le lien interne entre l'épistémologie, l'éthique et le politique) qui empêche de reconnaître le sujet - comme quelques sociologues contemporains nous en font gracieusement la démonstration -, le schéma fondateur du psychologisme et du sociologisme, et de l'opération Sainte-Beuve dont Heidegger est de nos jours le théâtre magnifique, montrant, en négatif, le rôle de parabole que joue la littérature dans toute cette représentation, dans ce Guignol de certitude en carton.

C'est pourquoi, dans cet enfermement, dans cet enfer du signe, fermé sur lui-même, fort comme la totalité, mais fragile devant l'infini - l'infini du langage, de l'empirique, de l'histoire -, la seule issue de l'instrumentalisme que les pseudo-réalistes (il y a eu Alain, aujourd'hui c'est Rorty) prennent pour le réel par-dessus tout, c'est la sortie hors de la raison, Artaud, Nietzsche, le mime de la folie pour tous ceux qui font comme « Nietzsche » transformé en méta-figure de rhétorique pour ces poupées philosophiques qui parlent dans les bras d'un ventriloque. C'est la poésie prise pour seul moyen de retrouver l'unité perdue, le paradis perdu, le paradis perdu des mots et des choses. L'anti-arbitraire du signe - mais confondu avec la convention. Roman Jakobson. Le retournement du réel, la vraie vie. Mais au lieu de trouver Rimbaud, on ne trouve que le rimbaldisme.

La fusion entre la poésie et le sacré-qui-est-le-cosmique. Et plutôt le sacré pris pour la poésie. Car la poésie peut tendre vers le sacré, comme vers tout ce qu'on veut, mais ne s'y identifie à quoi que ce soit qu'elle peut dire. Parce qu'elle n'est pas un énoncé, ou un rapport aux choses, mais un dire. Une forme-sujet. Quel décisionnaire, ce signe. Comme ça l'arrangerait que le sacré, son complémentaire, soit la poésie. Tout serait alors à sa place, pour la plus grande gloire et consolidation du signe. Ce serait l'ordre des choses. Malheureusement pour lui, le maximum supposé de poésie, et de culte de la poésie, s'inverse en trahison de la poésie comme écriture de l'inconnu, donc du non-poétisé jusque-là, ce qui se reconnaît aussitôt à ceci qu'il est fait avec du déjà poétique. La poésie est derrière lui, non devant. Ce n'est plus qu'une idée de la poésie. Ainsi tout est bien sur place, en effet. Le sur

place du signe. Et cette idée de la poésie n'est pas un monstre enfanté par le sommeil de la raison, c'est un monstre qui habite son état de veille.

Mais quand la scène est vue du côté de la poésie, l'autre côté du miroir raison-déraison du signe, elle se déroule autrement. La poésie apparaît l'aventure de l'historicité radicale du langage, et celle-ci n'a plus rien à voir avec le conventionnalisme ennuyeux d'Hermogène qui laissait tout le plaisir de la rêverie à Cratyle selon une simplification fallacieuse digne de la bêtise structuraliste. Mais la poésie apparaît la forme des formes de vie qui est l'allégorie de cette historicité. Et le continu qui lie le langage à la vie est le réel, que les représentations du discontinu déréalisent.

Alors la poésie est ce qui réalise les métaphores, elle est leur vérité prise au mot. Tandis que la rhétorique, qui est une des stratégies du signe, un des effets de son paradigme linguistique, ne voit dans les métaphores que des figures. Quand Hugo dit « Nous nous enverrons des branches de la nuit », pour la poésie et pour la poétique c'est une forme du réel visionnée par le poème. Pour la rhétorique, sur le plan de la langue, c'est une figure. Un irréel du langage.

Le poème neutralise l'opposition entre réel et surnaturel. Il transforme notre rapport au langage, du discontinu vers le continu. Je dis, le poème. Pas le simili qui se prend pour la poésie. Il transforme donc aussi notre rapport au réel. Puisqu'il transforme nos manières de sentir, de penser, d'être dans le temps et dans l'histoire, nos manières d'être avec les autres. Non parce qu'il mettrait des chimères. mais parce qu'il est, et seulement quand il est, le maximum possible de notre activité, de notre subjectivité, qui transforme l'histoire de nos rapports avec le réel, car c'est la même histoire que celle de nos rapports avec le langage, comme la litanie du signe l'a montré. En quoi la poésie, ainsi entendue, est, plus que toute autre activité, la parabole, contrairement à des idées reçues, du continu entre le langage et le réel.